

n'abandonnait jamais tant qu'elle n'obtenait pas ce qu'elle voulait. Elle travaillait nuit et jour sur ses livres et ses cartes jusqu'à ce qu'elle maîtrise tout.

Sans trêve. Elle pouvait devenir franchement tyrannique si le bateau n'était pas bien rangé, mais, tout en faisant semblant d'être très vexés, nous ne primes jamais les choses vraiment mal, ni mon père ni moi. C'était elle qui allait nous emmener à l'autre bout du monde et nous ramener. Nous lui faisons entièrement confiance. Nous étions fiers d'elle. Elle était formidable. Je dois dire que le second et le mousse n'étaient pas mauvais non plus, aussi bien à la barre qu'aux winchs, et qu'ils étaient particulièrement doués pour faire cuire les boîtes de haricots blancs à la sauce tomate. Nous formions un sacré équipage !

Ainsi, le 10 septembre 1987 - je connais la date car j'ai le journal de bord sous les yeux pendant que j'écris - après avoir rempli tous les coins et recoins du bateau de réserves et de provisions, nous fûmes enfin prêts à mettre les voiles et à partir pour notre grande aventure, notre odyssee.

Grand-mère était venue nous dire au revoir, les larmes aux yeux. À la fin, elle voulait même venir avec nous pour visiter l'Australie - elle avait toujours voulu voir des koalas dans la nature. Il y avait aussi un tas d'amis, y compris Bill le Mataf. Eddie Dodds vint avec son père. Il me lança un ballon de foot au moment de larguer les amarres. « C'est un porte-bonheur ! » me cria-t-il. En le regardant, un peu plus tard, je vis qu'il avait écrit son nom tout autour, comme un champion de coupe du monde.

Stella Artois fit ses adieux elle aussi, en aboyant. Aboiements qu'elle adressa ensuite à tous les bateaux tandis que nous passions dans le chenal du Soient. Mais quand notre voilier dépassa l'île de Wight elle devint étrangement silencieuse. Peut-être avait-elle senti, comme nous, qu'à présent nous ne reviendrions plus en arrière. Ce n'était pas un rêve. Nous étions partis faire le tour du monde. C'était réel. Réellement réel.

2- De l'eau, de l'eau de toutes parts

On dit que l'eau couvre les deux tiers de la surface de la Terre. C'est vraiment l'impression que l'on a quand on est en mer, et la sensation aussi. Eau de mer, eau de pluie, tout est mouillé. La plupart du temps, j'étais trempé jusqu'aux os. J'avais tout l'équipement nécessaire - le skipper y veillait soigneusement - mais l'humidité transperçait tout.

Dans la cabine aussi, tout était mouillé, même les sacs de couchage. Il fallait attendre que le soleil brille et que la mer se calme pour pouvoir faire sécher nos affaires. Nous étendions tout sur le pont, et la *Peggy Sue* était bientôt parée d'une grande corde à linge qui la traversait de la poupe à la proue. Être de nouveau au sec était un grand luxe, mais nous savions que cela ne durerait pas longtemps.

Vous pourriez penser qu'il n'y avait pas grand-chose à faire pour trois personnes à bord, les jours succédant aux jours, puis les semaines aux semaines. Vous auriez complètement tort. Tant qu'il faisait jour, on ne s'ennuyait pas un instant. J'étais toujours occupé à diminuer la voilure, à border une écoute au winch, à larguer les voiles, à prendre mon tour à la barre - ce que j'adorais - ou à aider mon père dans ses interminables travaux de raccommodage et de réparation. Il avait souvent besoin de deux autres mains pour tenir et maintenir une pièce pendant qu'il perçait, tapait, vissait ou sciait. J'étais sans cesse en train d'éponger, de préparer du thé, de laver la vaisselle ou de l'essuyer. Je mentirais si je disais que j'aimais tout faire. Ce n'était pas le cas. Mais je ne m'ennuyais jamais.

Un seul membre de l'équipage avait le droit de paresser, c'était Stella Artois, et elle ne s'en privait pas. Il n'y avait pas grand monde contre qui aboyer en pleine mer, aussi passait-elle le plus clair de son temps à sommeiller sur mon lit, dans la cabine. Quand il faisait beau et que la mer était calme, cependant, elle aimait beaucoup aller à l'avant du bateau pour guetter quelque chose qui ne soit pas uniquement la mer. On pouvait lui faire confiance ; elle décelait très vite tout ce qui apparaissait sur l'eau : une bande de marsouins qui plongeait et sortaient des vagues, une famille de dauphins qui nageaient à côté du bateau, si près qu'on aurait pu les toucher. Des baleines, des requins et même des tortues, nous avons tout vu. Ma mère prenait des photos et faisait des films vidéo tandis que mon père et moi nous disputions pour avoir les jumelles. Mais Stella Artois était dans son élément, elle était de nouveau un vrai chien berger, aboyant ses ordres aux créatures de la mer, ramenant son troupeau des profondeurs.

Aussi énervante qu'elle ait pu être- elle transportait partout avec elle son odeur de chien mouillé- nous n'avons pas regretté une seule fois de l'avoir emmenée avec nous. Elle était notre plus grand réconfort. Quand l'océan était agité et nous secouait, ma mère avait l'impression qu'elle allait mourir de mal de mer. Blanche comme un linge, elle s'asseyait alors dans la cabine, prenait Stella sur ses genoux, et elles se blottissaient l'une contre l'autre. Quand j'étais terrifié par une mer déchaînée et le hurlement du vent, je me recroquevillais sur ma couchette avec Stella et enfouissais ma tête dans son cou, la serrant fort contre moi. Dans ces moments-là - je ne pense pas qu'ils aient été très fréquents, mais ils m'ont beaucoup marqué- je gardais toujours le ballon d'Eddie près de moi.

Ce ballon de football était devenu une sorte de talisman pour moi, un fétiche, qui semblait vraiment porter bonheur. Chaque tempête soufflait si fort qu'elle finissait par se chasser elle-même, et nous nous retrouvions toujours là, toujours vivants, toujours à flot.

J'avais espéré que mes parents oublierait complètement mon travail scolaire. Et, au début, j'eus l'impression qu'en effet ils l'avaient oublié. Cependant, après avoir essuyé quelques tempêtes, et après une courte période d'adaptation, ils me firent asseoir pour m'apprendre la mauvaise nouvelle. Que cela me plaise ou pas, il fallait que je suive mon programme. Ma mère se montra intraitable.

Je m'aperçus très vite que tout recours à mon père était vain. Il se contentait de hausser les épaules en disant : « C'est ta mère qui commande, c'est le skipper. » Et je ne pouvais rien rétorquer. Au moins, à la maison, c'était simplement ma mère et je pouvais discuter avec elle, mais sur la *Peggy Sue*, je n'en avais plus le droit.

C'était une conspiration. À eux deux, ils m'avaient préparé tout un programme de travail. Il fallait que j'avale des livres de maths - mon père m'aiderait si je calais, m'avait-il dit. Pour l'histoire et la géographie, je devais trouver et noter tout ce que je pouvais sur chaque pays que nous visitions tout au long du voyage. Pour les études sur l'environnement et sur l'art, je devais prendre des notes et dessiner tous les oiseaux que nous voyions, tous les êtres et toutes les plantes que nous rencontrions.

Ma mère insista aussi pour m'enseigner la navigation.

- Bill le Mataf m'a appris, me dit-elle, et maintenant c'est à mon tour de t'apprendre. Ce ne sont pas des choses que l'on met dans un curriculum, mais qui sait 1 Ça pourrait te servir un jour.

Elle m'apprit à utiliser le sextant, à faire des relèvements au compas, à tracer une route sur la carte. Je devais marquer dans le journal de bord à quelle longitude et à quelle latitude nous nous trouvions, tous les matins et tous les soirs, sans me tromper.

Je pense que je n'avais pas vraiment remarqué les étoiles auparavant. Désormais, quand j'étais de quart dans le cockpit, la nuit, en pilotage automatique, et que les autres dormaient en bas, les étoiles étaient mon unique compagnie. J'avais parfois l'impression que nous étions les derniers survivants de toute la planète. Il n'y avait plus que nous, la mer sombre tout autour, et des millions d'étoiles au-dessus.

C'était souvent quand j'étais de quart, la nuit, que je faisais mes rédactions. En fait, c'était ma version personnelle du journal de bord. Je n'étais pas tenu de montrer ce journal à mes parents, mais j'étais encouragé à écrire dedans toutes les semaines ou à peu près. Ce serait, m'avaient-ils dit, mon souvenir personnel, privé, du voyage.

A l'école, je n'avais jamais été très bon en rédaction. Je ne savais jamais quoi écrire ni par où commencer. Mais sur la *Peggy Sue*, je me rendis compte qu'il suffisait que j'ouvre mon journal pour écrire. J'avais toujours tellement de choses à dire ! Et justement ! Je n'avais pas du tout l'impression d'écrire, mais plutôt de dire les choses. Je parlais dans ma tête, les mots descendaient le long de mon bras, puis de mes doigts et de mon stylo jusqu'au papier. Et c'est ainsi que je le lis, maintenant, bien des années plus tard, comme si je m'entendais parler.

Aujourd'hui, je regarde mon journal de bord. Le papier est un peu froissé et les pages sont jaunies par le temps. Mes pattes de mouche sont un peu effacées, mais toujours à peu près lisibles. Voici quelques extraits de ce journal. Ce sont des passages courts mais parlants. C'est ainsi que j'enregistrais ce qui se passait au cours de notre grand voyage. C'est ce que ressentait un garçon de onze ans tandis que nous voguions sur les vastes océans du monde à bord de la *Peggy Sue*.

3- Le journal de bord

20 septembre

Il est cinq heures du matin. Je suis de quart dans le cockpit. Les autres dorment. Cela fait maintenant dix jours que nous avons quitté Southampton. La Manche était pleine de pétroliers. Ils allaient et venaient par dizaines, aussi ma mère et mon père se sont-ils relayés pour prendre le quart les deux premières nuits. Ils ne m'ont pas laissé mon tour. Je ne sais pas pourquoi. Il n'y avait pas de brouillard, et je vois aussi bien qu'eux.

Nous voulions faire à peu près deux cents milles marins par jour, c'est-à-dire avancer à une vitesse de huit nœuds environ. Mais pendant la première semaine, nous étions déjà contents de faire cinquante milles par jour.

Bill le Mataf nous avait prévenus qu'il fallait faire attention à la baie de Biscaye. Nous nous attendions donc à des difficultés et nous les avons eues. Vent de force 9 et parfois 10. Nous étions projetés d'un bout à l'autre du bateau. J'ai cru que nous allions couler. Je l'ai vraiment cru. A un moment, alors que nous étions en haut d'une vague, j'ai vu la proue de la Peggy Sue pointer tout droit vers la lune. Comme si elle allait s'envoler. Puis nous sommes redescendus violemment dans l'autre sens, si vite que j'ai cru qu'on allait toucher le fond. Ça tournait mal. Horriblement mal, même. Mais la Peggy Sue a tenu bon et nous avons réussi à gagner l'Espagne.

Mam est assez désagréable avec nous, par moments, quand elle pense qu'on ne fait pas les choses comme il faut. Papa n'a pas l'air de s'en préoccuper outre mesure, pas ici, en pleine mer. Il me fait simplement un clin d'œil et nous reprenons nos occupations comme si de rien n'était. Ils jouent beau-coup aux échecs, tous les deux, quand le temps est calme. C'est papa qui gagne, et de très loin, cinq jeux à trois. Mam dit que ça lui est complètement égal, mais je n'en crois pas un mot !

Nous n'avons passé que deux jours à La Coruna. Mam a beaucoup dormi. Elle était vraiment fatiguée. Mon père en a profité pour faire de petits travaux sur le câble du gouvernail. Mais il n'est pas encore satisfait de sa réparation. Nous sommes partis pour les Açores il y a deux jours.

Hier, c'était le meilleur jour que nous ayons eu en mer. Une forte brise, un ciel limpide et un soleil chaud pour sécher nos affaires. Mon short bleu s'est détaché de la corde à linge et s'est envolé dans la mer. Ça ne fait rien. De toute façon, je ne l'ai jamais beaucoup aimé. L'après-midi, nous avons vu des fous de Bassan fendre la mer tout autour de nous. Vraiment super ! Stella Artois en devenait folle.

J'en ai déjà assez des haricots à la sauce tomate, et il y en a encore des tonnes en bas.

11 octobre

Aujourd'hui, j'ai vu l'Afrique ! De très loin encore, mais Mam a affirmé que c'était l'Afrique. Nous descendons le long de la côte ouest. Mam me l'a montré sur la carte. Le vent va nous faire descendre le long de la côte pendant une centaine de milles puis nous traverserons l'Atlantique jusqu'à l'Amérique du Sud. Il ne faut pas dévier de notre route, car nous risquerions de tomber dans les calmes équatoriaux. Il n'y a plus de vent du tout et nous resterions coincés là, immobilisés pendant des semaines et peut-être pour toujours. Il n'a jamais fait aussi chaud. Papa a le visage tout rouge, et le bout des oreilles qui pèle. Je suis plutôt couleur noisette, comme maman.

J'ai vu des poissons volants ce matin tôt et Stella aussi. Ensuite, Mam a aperçu un requin à bâbord devant. Un requin-pèlerin, d'après elle. J'ai sorti les jumelles, mais je ne l'ai pas vu. Elle m'a quand même dit de l'écrire dans mon carnet et d'en dessiner un. J'ai cherché dans l'encyclopédie. Ils sont énormes, mais ils ne mangent pas les hommes. Ils se contentent de plancton et de poissons. J'aime dessiner. Mon meilleur dessin, de loin, est celui du poisson volant.

J'ai envoyé une carte des îles du Cap-Vert à Eddie. C'est dommage qu'il ne soit pas là. On s'amuserait vraiment bien.

Stella adore courir après le ballon à travers toute la cabine et lui sauter dessus. Un jour, elle va le crever, je le sens.

Papa est un peu triste, et Mam est allée se coucher. Elle a mal à la tête. Ils ont dû se disputer. Je ne sais pas exactement à quel propos, mais j'imagine que c'est une histoire d'échecs.

16 novembre

Nous venons de quitter Recife, au Brésil. Nous y sommes restés quatre jours. Nous avions un tas de choses à réparer dans le bateau. L'éolienne ne marche pas bien et le câble du gouvernail continue à se coincer de temps en temps.

J'ai joué au foot au Brésil ! Tu entends ça, Eddie ! J'ai joué au foot au Brésil, et avec ton super ballon ! Nous échangeons juste quelques passes sur la plage avec mon père, quand, sans savoir comment, on s'est retrouvés au milieu d'une douzaine de garçons. Papa a organisé un vrai match. Nous avons fait des équipes. J'ai appelé la

mienne Mudlarks, et lui a appelé la sienne Brésil. Alors, bien sûr, ils ont tous voulu être de son côté. Mais ma mère est venue dans mon équipe et nous avons gagné : Mudlarks 5 - Brésil 3. Ensuite Mam les a invités à venir boire un Coca à bord. Stella s'est mise à grogner contre eux et à montrer les dents. On a dû l'enfermer en bas, dans la cabine. Ils ont essayé de parler anglais avec nous. Ils ne connaissaient que deux mots : « Goal » et « Manchester United ». Enfin, ça en fait trois !

Mam a fait développer les pellicules. Il y a une photo avec des dauphins qui font des bonds hors de l'eau et une autre avec moi au winch. Une avec Mam à la barre, une autre avec papa qui affale la grand-voile et n'arrive plus à s'en dépêtrer. On me voit en train de plonger d'un rocher lors d'une escale aux Canaries. Il y en a une de mon père profondément endormi au soleil sur le pont, tandis que ma mère pouffe de rire. Elle s'apprête à lui arroser le ventre de crème solaire (c'est moi qui ai pris cette photo et c'est celle que je préfère). Enfin, on me voit en train de faire mes maths : je boude et je tire la langue.

25 décembre

Noël à la mer. Mon père a trouvé des chansons de Noël à la radio. Nous avons des petits pétards enroulés dans des papillotes, mais ils étaient un peu mouillés et aucun d'eux n'a claqué. Enfin, nous avons un pudding que grand-mère avait fait pour nous. J'ai offert un dessin à chacun de mes parents : mon poisson volant à papa, et un portrait du skipper à la barre, coiffée de sa casquette, à Mam. Ils m'ont offert un très joli couteau qu'ils ont acheté à Rio. Alors je leur ai donné une pièce en échange. C'est censé porter bonheur.

Pendant que nous étions à Rio, nous avons nettoyé la Peggy Sue de fond en comble. Elle commençait à avoir l'air un peu miteux, mais à présent elle a repris sa belle allure. Nous avons acheté un tas de provisions et de l'eau pour la longue traversée qui nous attend jus- qu'en Afrique du Sud. Maman dit que tout va bien, tant que nous gardons le cap au sud et que nous restons dans le courant ouest-est de l'Atlantique Sud.

Il y a quelques jours, nous sommes passés au sud d'une île nommée Sainte-Hélène. Pas besoin de nous y arrêter. Il n'y a pas grand-chose sur cette île, c'est simplement l'endroit où Napoléon a été exilé et où il est mort. Un endroit isolé pour mourir. Bien sûr, il a fallu que je fasse un dossier d'histoire sur Napoléon. J'ai dû chercher dans l'encyclopédie et écrire un devoir sur lui. En fait, c'était assez intéressant, mais je ne le leur ai pas dit.

Stella boude sur ma couchette. C'est peut-être parce que je ne lui ai pas fait de cadeau de Noël. Je lui ai proposé de goûter un peu au pudding de grand-mère, mais elle l'a à peine reniflé. Je dois dire que je la comprends !

J'ai vu une voile, aujourd'hui, un autre bateau. Nous lui avons fait signe en criant « Joyeux Noël », et Stella a aboyé autant qu'elle le pouvait, mais il était trop loin. Quand la voile a disparu, la mer nous a soudain semblé très vide.

Mam a gagné aux échecs, ce soir. C'est elle qui mène, maintenant, vingt et un jeux à vingt. Papa a dit qu'il l'avait laissée gagner parce que c'était Noël. Ils plaisantent, mais ils veulent vraiment gagner tous les deux.

1^{er} janvier 1988

L'Afrique, de nouveau! Le Cap, la montagne de la Table. Et, cette fois, nous ne passons pas à côté en bateau, nous allons nous y arrêter. Mes parents me l'ont dit ce soir. Ils ne voulaient pas m'en parler avant, au cas où nous n'aurions pas eu les moyens de le faire, mais maintenant, c'est sûr. Nous allons passer une quinzaine de jours en Afrique et peut-être plus. Nous allons voir des éléphants et des lions en pleine nature. Je n'arrive pas à y croire ! J'ai l'impression qu'eux non plus. Quand ils me l'ont annoncé, on aurait dit deux mômes, tellement ils riaient et étaient contents. Je ne les ai jamais vus comme ça à la maison. Ils s'entendent vraiment bien, en ce moment.

Mam a des crampes d'estomac. Papa veut qu'elle aille voir un médecin au Cap, mais elle refuse. Je suis sûr que c'est à cause des haricots à la sauce tomate. La bonne nouvelle, c'est qu'on a enfin épuisé nos boîtes de haricots. La mauvaise, c'est qu'on a des sardines pour le dîner. Beurk !

7 février

Nous sommes à des centaines de milles des côtes, en plein océan Indien, et voilà ce qui s'est passé. D'habitude, Stella ne monte sur le pont qu'en cas de calme plat. Je ne sais pas ce qui lui a pris de monter. Je ne sais pas pourquoi elle est venue là. Nous étions tous occupés, j'imagine. Papa faisait du thé dans la cuisine et Mam était à la barre. Je travaillais la navigation en faisant le point avec le sextant. La Peggy Sue tanguait et roulait un peu. J'avais du mal à garder mon équilibre. Je levai les yeux et vis Stella à la proue du bateau. Elle était là, une seconde plus tard, elle n'y était plus.

Nous avons fait des dizaines de fois la manœuvre de « l'homme à la mer » avec Bill le Mataf dans le chenal du Soient. Crier et montrer la personne du doigt. Continuer à crier. Continuer à montrer du doigt. Venir dans le vent. Affaler rapidement les voiles. Mettre le moteur. Le temps que papa ait affalé la grand-voile et le foc, nous nous dirigeons déjà vers Stella. Je continuais à la montrer du doigt et à crier. Elle se débattait dans l'eau verte d'une

vague menaçante. Papa se penchait par-dessus bord pour essayer de l'attraper, mais il n'avait pas mis son harnais de sécurité et ma mère devenait folle. Elle essayait d'amener lentement le bateau le plus près possible de Stella, mais une vague éloigna la chienne de nous au dernier moment. Il fallut tourner et revenir près d'elle. Je continuais toujours à crier et à la montrer du doigt.

Nous revînmes trois fois, mais en vain. Soit nous allions trop vite, soit elle était hors d'atteinte. Elle faiblissait. Elle ne se débattait presque plus. Elle allait couler. Il ne nous restait plus qu'une chance. Nous revînmes encore ; cette fois, la manœuvre était parfaite et papa était assez près d'elle pour l'attraper en se penchant. A nous trois, nous parvînmes à hisser Stella dans le bateau en la prenant par son collier et par la queue. J'eus droit à un « Bravo, bille de singe » de mon père, tandis que lui-même se faisait passer un sacré savon par ma mère parce qu'il n'avait pas mis son harnais de sécurité. Papa se contenta de la prendre dans ses bras et elle se mit à pleurer. Stella se secoua et descendit dans la cabine, comme si de rien n'était.

Mam a établi une règle stricte. Stella Artois ne doit jamais sortir sur le pont - quel que soit le temps - sans son harnais de sécurité - comme nous. Papa va lui en faire un.

Il m'arrive encore de rêver aux éléphants d'Afrique du Sud. J'ai tant aimé leur lenteur, leur air pensif! J'aimais leurs yeux sages et larmoyants. Je revois toujours les girafes hautaines me regardant de haut et le lionceau dormant avec la queue de sa mère dans la bouche. J'ai fait beaucoup de dessins et je les regarde parfois pour me souvenir. Le soleil d'Afrique est si grand, si rouge !

Ensuite, l'Australie. Kangourous, opossums et wombats. Mon oncle John est venu à notre rencontre, à Perth. J'avais déjà vu des photos de lui, mais je ne le connaissais pas. Le soir, mon père a dit que c'était seulement un oncle éloigné. « Très éloigné », a dit ma mère et ils ont éclaté de rire. Je n'ai compris la plaisanterie qu'en y repensant un peu plus tard, pendant que j'étais de quart.

Les étoiles sont si brillantes, et Stella est saine et sauve.

Je pense que je suis plus heureux que je ne l'ai jamais été.

3 avril

Perth, Australie. Depuis l'Afrique, nous n'avons vu que l'océan sans rien d'autre. C'est le premier jour où nous apercevons la côte. Se retrouver seuls en mer sur la Peggy Sue, j'aime de plus en plus ça ! C'est pour tous les quatre pareil, je pense. Mais ensuite, dès que nous voyons la terre, nous devenons surexcités. Quand nous avons aperçu l'Australie pour la première fois, nous avons sauté en l'air et nous nous sommes pris dans les bras les uns des autres. Comme si nous étions les premiers marins à l'avoir découverte. Stella Artois aboyait contre nous, persuadée que nous étions devenus complètement cinglés, ce qui était probablement vrai. Mais nous y sommes arrivés ! Nous avons navigué à la voile d'Angleterre jusqu'en Australie. C'est la moitié du tour du monde. Et nous l'avons fait tout seuls.

Mam a de nouveau des crampes d'estomac. Elle doit absolument aller voir un médecin en Australie. Elle nous a promis qu'elle irait, et nous veillerons à ce qu'elle tienne sa promesse.

28 mai

De nouveau en mer, après avoir passé six semaines chez l'oncle John. Nous pensions nous arrêter quelques jours seulement à Perth, mais il nous a incités à visiter l'Australie pendant que nous étions là. Il nous a invités dans sa famille, qui habite une ferme immense. Des milliers de moutons. Il a beaucoup de chevaux aussi, et j'ai appris à monter avec mes deux petites cousines, Beth et Liza. Elles n'ont que sept et huit ans, mais elles montent vraiment bien à cheval. Elles m'ont appelé Mikey et, le jour du départ, elles voulaient toutes les deux m'épouser. Je crois que nous allons nous contenter d'être correspondants.

J'ai vu une vipère cuivrée. Oncle John m'a dit qu'elle aurait pu me tuer si je lui avais marché dessus. Il m'a également recommandé de faire attention à certaines araignées qu'on trouve dans les toilettes, les veuves noires d'Australie. Après ça, j'ai évité de me rendre trop souvent aux toilettes.

Ils nous appelaient leurs « cousins anglais » et nous faisaient des barbecues tous les soirs. Grâce à eux nous avons passé des semaines formidables. Mais j'étais content de retourner sur la Peggy Sue. Elle m'a manqué pendant que j'étais à terre, comme Eddie me manque. Je lui ai envoyé des cartes postales, avec de drôles d'animaux dessus quand j'en trouvais. Je lui en ai envoyé une avec un wombat. J'en ai vu un, ainsi que des centaines d'opossums et de kangourous. En Australie, ils ont autant de cacatoès blancs que nous de moineaux, il y en a des millions !

Mais en mer on voit surtout des mouettes. Partout où nous sommes allés dans le monde, nous avons trouvé des mouettes. Comme programme, nous avons l'intention de faire escale à Sydney, d'explorer la barrière de corail, puis de traverser la mer de Corail et de remonter vers la Papouasie-Nouvelle-Guinée.

Mam a beaucoup moins de crampes d'estomac. Elle avait probablement mangé quelque chose qui n'allait pas. Quoi qu'il en soit, elle va mieux, maintenant.

Il fait vraiment chaud et lourd. La mer est calme. Pas de vent. Nous n'avancions presque pas. Je ne vois pas de nuages, mais je suis sûr qu'un orage va éclater. Je le sens.



28 juillet

Je regarde autour de moi. C'est une nuit sombre, très sombre. Pas de lune. Pas d'étoiles. Mais le calme est enfin revenu. J'aurai douze ans demain, mais je suis sûr que personne, à part moi, n'y pensera.

Nous avons essayé de terribles tempêtes, bien pires que celle de la baie de Biscaye. Depuis que nous avons quitté Sydney, nous avons eu orage sur orage, chacun d'eux nous poussant plus au nord dans la mer de Corail. Le câble du gouvernail s'est cassé. Papa a fait ce qu'il a pu, mais il n'est pas bien remis. Le pilotage automatique ne fonctionne plus, il faut donc qu'il y ait toujours quelqu'un à la barre. Ce qui veut dire papa ou moi, car Mam est malade. Elle a de nouveau des crampes d'estomac, mais c'est bien pire qu'avant. Elle ne veut plus rien manger. Elle n'avale que de l'eau sucrée. Cela fait trois jours qu'elle n'a pu regarder les cartes. Papa veut envoyer un signal de détresse par radio, mais ma mère refuse. Elle dit que ce serait abandonner, et elle n'abandonne jamais. Nous avons fait de notre mieux mais, à présent, nous ne savons plus très bien où nous sommes. Mes parents dorment tous les deux en bas. Je suis à la barre dans le cockpit. J'ai pris le ballon d'Eddie avec moi. Il nous a toujours porté bonheur. Et nous en avons vraiment besoin, maintenant ! Il faut que Mam aille mieux ou nous allons avoir de gros ennuis. Je ne sais pas si nous pourrions résister à une autre tempête.

Heureusement, tout est calme. Ça fera du bien à Mam de dormir. On ne peut pas dormir quand on est ballotté toute la journée.

Il fait si noir, dehors. Noir. Stella aboie. Elle est montée à la proue du bateau. Son harnais de sécurité n'est pas attaché.

Ce sont les derniers mots que j'ai écrits dans mon journal de bord. Ensuite, il n'y a plus que des pages blanches.

J'ai d'abord essayé d'appeler Stella, mais elle ne voulait pas venir. Alors, j'ai laissé la barre et je suis allé chercher ma chienne pour la ramener en bas. J'ai pris mon ballon avec moi pour l'attirer et la détourner de la proue du bateau.

Je me suis accroupi. « Viens, Stella », lui ai-je dit en faisant passer mon ballon d'une main à l'autre. « Viens prendre le ballon ! » Je sentis le bateau tourner un peu dans le vent, et je compris que je n'aurais pas dû lâcher la barre. Soudain, le ballon m'échappa des mains. Je courus après lui, mais il passa par-dessus bord avant que je puisse le rattraper. Je restai étendu sur le pont à le regarder flotter dans le noir. J'étais furieux après moi d'avoir été si bête.

J'étais toujours en train de me maudire quand j'eus l'impression d'entendre quelqu'un chanter dans le noir. J'appelai, mais personne ne me répondit. Voilà ce qui avait fait aboyer Stella !

J'essayai de nouveau d'apercevoir mon ballon, mais il avait disparu. Je tenais beaucoup à ce ballon, nous y tenions tous beaucoup. Je compris alors que je venais de perdre plus qu'un ballon de football.

J'étais en colère contre Stella. Tout était sa faute. Elle continuait à aboyer. Je n'entendais plus chanter. Je l'appelai encore une fois, et la sifflai. Je me levai pour aller la chercher. Je la pris par son collier et la tirai. Elle ne voulut pas bouger. Je ne pouvais pas la tirer jusqu'en bas. Je me penchai donc pour la prendre dans mes bras. Elle résistait toujours. J'arrivai enfin à la prendre, mais elle se débattait.

J'entendis le vent au-dessus de moi dans les voiles. Je me souviens que je pensai: c'est idiot, tu n'as pas mis ton harnais de sécurité, ni ton gilet de sauvetage, tu ne devrais pas faire ça. Puis le bateau vira violemment et je fus projeté de côté. J'avais Stella dans les bras et je n'eus pas le temps de me rattraper à la filière. Je tombai dans la mer froide avec Stella, avant même de pouvoir ouvrir la bouche pour crier.